Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 61 (1923)

Heft: 2

Bibliographie

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 29.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

— Votre Calvin, quel nom lui donnerez-vous, quand vous saurez qu'il doit encore quinze sous aux descendants d'un aubergiste d'Annecy, qui les avait écrits sur son livre de notes, d'où ils n'ont point été effacés ? C'est un fait qu'il ne tient qu'à vous de vérifier, et dont on ne lavera jamais la mémoire de ce prétendu réformateur.

Tous les curés, triomphants, applaudirent, pleinement convaincus que les quinze sous de Calvin faisaient pencher la balance du côté du catholicisme.

Je ne voulus point répondre à ce terrible argument, de crainte d'émouvoir trop fortement leur bile théologique, et de m'attirer quelque mauvaise affaire en Savoie. Me tenant pour vaincu, ils ne cessaient de me railler sur Calvin; mais dès que nous eûmes touché terre protestante :

— Messieurs, connaissez-vous l'auberge où Calvin fit cette dette ?

— Sans doute, répondit l'argumentateur, chacun la connaît, car je la montre à tout le monde.

— Eh bien ! voilà les quinze sous, avec les intérêts, et qu'il n'en soit plus parlé !

Après les avoir quittés, j'arrivai chez la jeune marquise de T..., femme du bon ton, bien vive, bien sémillante, tenant à ses opinions comme à ses modes, chargeant de son salut un confesseur qui devait la trouver trop jolie pour le sien.

Mon histoire l'amusât, quoiqu'elle fût catholique.

— Nos curés sont très plaisants; mais avouez aussi que, dans votre religion, vous avez des idées bien singulières; vous croyez, par exemple, manger... ah ! ah ! ah ! ah !

— Comment donc, madame ! c'est vous qui êtes dans cette opinion, et non pas moi.

— Point du tout, monsieur, c'est bien vous qui le croyez : m'imputez pas de pareilles...

Le confesseur entra dans cet instant.

— Mon révérend père, que vous venez à propos ! Imaginez que monsieur ose me soutenir que c'est moi qui crois manger !...

— Oui, madame, certainement, c'est vous qui le croyez.

— Ah ! monsieur, me dit la marquise, oui, c'est moi qui le crois; je vous fais un million d'excuses.

— Madame, cela n'en vaut pas la peine... et je me retirai.

L'aimable enfant.

Bon Dieu ! qu'allais-je faire ! j'allais oublier Henri, mon cher Henri, à qui je viens d'envoyer un petit habit complet de dragon. Ah ! maître Cukin, je ne vous eusse jamais pardonné cet oubli !

Etant descendu de son siège, avant d'entrer à Orbe, j'entendis :

— Prenez, mon cher Picard, prenez, je vous en prie; il m'en reste plus qu'à vous.

Je me retourne et je vois un soldat invalide, à qui un enfant offrait quelques sous. Le soldat les refusait, et le caressait comme s'il les eût acceptés. Tout à coup je vois l'enfant s'éloigner d'un air satisfait. Je m'approche :

— Mon ami, à qui appartient cet enfant ?

— Ah ! monsieur, c'est bien le plus brave petit cœur... Dans un temps j'ai secouru sa mère; depuis qu'elle est morte, ce pauvre petit Henri fait des messages dans une maison où on l'a pris par pitié, et, se souvenant de ce que j'ai fait pour sa mère, il m'apporte toujours la moitié du peu qu'on lui donne chaque semaine... et encore aujourd'hui la moitié de ses étrennes... Le pauvre enfant ! je ne l'ai pas acceptée.

Henri sautait à quelques pas de là, et voulant franchir un fossé, resta dedans. Son ami le soldat, quoique vieux et estropié d'une jambe, s'avança du mieux qu'il put pour le secourir, et tomba. Henri, que je tirai promptement du fossé, ne fut pas plus tôt debout, qu'il courut vers le soldat pour lui prêter ses petits secours. Le soldat s'était blessé et, en se frottant la jambe :

— Mon cher Henri, t'es-tu fait mal ?

— Et vous, papa ?

Je pris Henri dans mes bras; il était si intéressant !

— Vous aimez bien ce soldat, mon petit ami ?

— Oh, oui, c'est mon second papa, depuis que ma mère est loin.

Le pauvre enfant ne savait pas ce que c'était que la mort.

— Il m'a semblé que vous lui donniez de l'argent ?

— Oh ! non, je badinais.

— Ne mentez pas, mon cher ami; j'ai vu que vous lui en donniez, et je vais lui dire...

— S'il vous plaît, monsieur, reprit-il tout bas, s'il vous plaît, ne lui dites rien; il ne le voulait pas; je l'ai glissé dans sa poche.

Chez un enfant pauvre, les ingénieux artifices de la charité la plus délicate; et chez tant d'hommes riches, les subterfuges les plus grossiers pour se soustraire à la douce bienfaisance !

Le ruban.

A mon premier passage à Orbe, avant de me séparer de Rose, j'avais acheté un ruban pour lui offrir.

— Rose, souvenez-vous de moi toutes les fois que vous en parerez votre tête.

— Monsieur... (abaissant ses doux regards et faisant la plus jolie révérance...) je n'ai pas coutume d'accepter...

— Prenez, ma fille, dit le père, ce sont des étrennes.

Nous étions au dernier de décembre.

Rose prit le ruban tout à coup... Hélas ! ce n'était pas pour moi qu'elle l'acceptait, c'était pour le jour de l'an !... Je le plaçai sur son chapeau; elle m'en parut plus jolie; je me sentis plus ému, et j'attribuai au ruban ce qui était l'effet d'une plus grande attention à sa figure, et du plaisir que je goûtais à lui voir quelque chose de moi.

Que vis-je à mon retour ! le ruban à la boutonnière d'un jeune paysan, assis très près de Rose au coin du foyer de l'auberge. Je compris à l'instant pourquoi Rose l'avait si subitement accepté. Je lui jetai un regard qui disait :

(A suivre.) M. VERNES.

BIBLIOGRAPHIE

MADEMOISELLE ALINE

C'est une pièce vaudoise en 1 acte — 4 personnages (1 homme et 3 femmes) — de Mme Matter-Estoppey. En vente chez l'auteur, à Montreux.

Une charmante saynète, facile à jouer, très jolie à la fois et très touchante, n'exigeant ni costumes ni décors spéciaux — du théâtre de chez nous, vraiment, sans banalité, sans bouffonnerie et sans plaisanteries grossières — l'image réelle de la vie telle qu'elle est, avec ses déceptions et ses joies; la glorification du sacrifice et du renoncement : voilà « Mademoiselle Aline ». Et cela condensé en un seul acte, rehaussé par des chœurs bien appropriés, écrit très finement, dans un style sobre et expressif.

L'action en est des plus simples et d'une inspiration délicate. Quoi de plus triste que la destinée de cette femme dont la vie a été toute de dévouement ! C'est vécu, douloureux; « Mademoiselle Aline » émeut profondément. Toutefois, l'auteur qui a construit cet acte avec tendresse, n'a pas oublié d'y apporter une note gaie, et a créé à cet effet le personnage comique de « Maria » la lessiveuse, bonne grosse femme à l'accent du terroir.

Ajoutons que « Mademoiselle Aline » qui a été jouée à Montreux, y a fait quatre salles combles.

Et voici, du reste, à titre d'échantillon, la scène VII de cette saynète :

Scène VII.

(Aline, gouvernante de M. Paul Dupuis, juge de paix, veuf depuis huit ans, a voué tous ses soins et donné tous son cœur aux trois enfants de son maître. Maria, lessiveuse, voudrait bien savoir quels sont les projets et les sentiments de l'un et de l'autre...

Aline (entrant). — Votre souper est prêt, Monsieur.

Paul. — Bon, j'y vais.

Aline. — Voulez-vous que je l'apporte ici ?

Paul. — Non, non, j'irai manger à la cuisine. (A Maria) Au revoir Maria.

Maria (essuyant ses mains à son tablier). — Eh bien, au revoir, Monsieur, bonne conservation. (Paul sort).

Aline. — Je vais vite vous régler, Maria. (Sortant un billet de 5 francs de sa bourse). Voilà.

Maria. — Mais, c'est trop, je veux vous rendre.

Aline. — Laissez, ça va bien comme ça. Vous faites toujours une forte journée. Ce qui est juste est juste.

Maria. — En tous cas, merci beaucoup. Je veux attendre que Monsieur ait fini de souper et j'irai vous relaver ces quelques briques; ce sera autant de fait pour demain.

Aline. — Oh, merci, je voulais bien le faire.

Maria. — Mais, puisque je suis là. Et puis, ça vous va tant bien de faire la dame.

Aline (souriant). — Merci. (Silence — un temps).

Maria (s'asseyant). — Il fait bon s'asseoir un moment quand même.

Aline. — Oui, vous devez être fatiguée.

Maria. — Oh, je suis habituée. Les fauteuils ne me voient pas tant souvent, moins que les seilles. (Elle rit — un temps). Vous ne savez pas que le Louis se remarie ?

Aline. — Quel Louis ?

Maria. — Le frère au préfet, celui qui est veuf depuis cinq ans.

Aline. — Je ne le connais pas. Qui épouse-t-il ?

Maria. — Une gamine, je crois qu'elle a communié ia y a deux ans. Je vous demande un peu, quand on a des enfants.

Aline. — Eh bien, elle s'y mettra. Les enfants, c'est si facile de les aimer.

Maria. — Oh, tout le monde n'est pas comme vous. Cette jeune fille verra ce que c'est que d'en marier trois du coup. Quand les gens ont des sous, on passe sur bien des choses. (Silence — un temps).

Aline. — Et, qui a soigné ces enfants jusqu'à maintenant ?

Maria. — Quels enfants ? Ah, ceux au Louis ? Eh bien, justement, c'était une belle-sœur à lui, une sœur à sa femme. Les gens pensaient qu'il la marierait, mais ouah, il a fallu qu'il prenne cette gamine. Oh, elle n'est pas contente.

Aline. — Qui ?

Maria. — Mais la belle-sœur.

Aline. — Oh, je pense que ça lui fait de la peine de quitter ces petits.

Maria. — Oh, ça lui fait encore plus de peine de quitter le gros. C'est comme je disais à son mari : « Les hommes sont tant bêtes ! » (On entend des pas). Eh, monteh, voilà monsieur ! (d'une voix pateline). Je suis encore là, Monsieur Dupuis, vous allez croire que je veux coucher chez vous.

RÉCRÉATIONS

Voici les solutions aux questions posées dans le No 50 du « Conteur Vaudois » :

1. Mot carré :

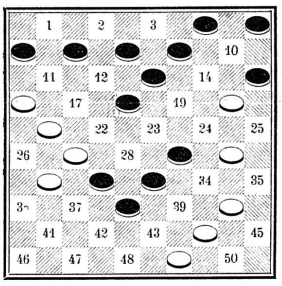
U N I
N I D
I D A

2. Métagramme : Bise, Mise, Lise, Sise, Vise.

Nous avons reçu 26 réponses justes aux deux questions. Par tirage au sort, les deux primes sont échues à M. Chollet, postes, Maracon et M. Chevalier, à Ependes.

JEU DE DAMES

NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et gagnent.

MOTS CARRES

D'aspect rébarbatif, austère,
Ils sont deux en tout sur la terre,
Jumeaux, pareils, quoiqu'opposés ;
Onc, en leur gîte solitaire,
Pieds humains ne se sont posés. —
Prêter une oreille attentive —
On ne tirait jadis, dit-on,
D'or ou d'argent un riche ton. —
Dans un trio de sœurs, sœur à demi captive,
Elle n'a pour tout bien que sa harpe plaintive.

Les réponses seront admises jusqu'au 27 janvier. Deux primes seront tirées au sort.

Royal Biograph. — Au programme de cette semaine deux films de tout premier ordre : « Le Porion », splendide drame de la mine, en 4 actes. « Le Porion » n'est autre que le courageux contremaître Michel qui, par son dévouement, réussit à sauver une trentaine de mineurs. Puis, « A l'Assaut des Alpes en Skis », un merveilleux film documentaire d'audace et de témérité, en 2 parties tout simplement remarquables. Tous les amis de la montagne voudront voir cette merveille. Dimanche 14, deux matinées, à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Noblesse
vermouth délicieux
SE BOIT GLACE G.162 L

Rédaction : Julien Monnet et Victor Favrat.
J. Monnet, édit. resp.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.